

s'attacher à son église de Ste. Thérèse et à ses premiers enfants, dont il ne pourrait plus se séparer. Observateur rigide de la résidence, il veillait toujours, comme la sentinelle, auprès de ses ouailles. Expriment très-heureusement sa pensée, parlant un langage facile et pur, il intéressait et attachait ceux qui avaient l'avantage de l'entendre. En chaire, une voix nette et flexible, un geste naturel et expressif, une imagination brillante le faisaient admirer. Sa parole, tantôt douce et insinuante, tantôt foudroyante et terrible, savait remuer fortement les cœurs, entraîner les masses, et faire pleurer et trembler les pécheurs. Aussi, était-il compté, à bon droit, parmi les meilleurs orateurs sacrés que possédait l'église du Canada.

Pendant son éducation, M. Ducharme avait pris des leçons de Musique : il avait pour cet art d'agrément un goût prononcé, joint à des dispositions naturelles excellentes. Il possédait une voix très-agréable et une connaissance suffisante du chant musical ; aussi l'illustre Evêque Plessis éprouvait-il un vif plaisir à l'entendre dans ses fêtes pontificales ; et les anciens de la Métropole du Canada se rappellent encore les accents mélodieux du jeune ecclésiastique du Séminaire de Québec.

M. Ducharme gouvernait sa paroisse comme un père gouverne une bonne famille : les divisions y étaient depuis longtemps inconnues. Habile à manier les esprits, sachant aussi céder à propos, il eut pour lui, dans toutes les entreprises, l'unanimité de ses paroissiens ; et ces braves gens bien différents de leurs ancêtres, étaient devenus des modèles de paix, de bonne harmonie et d'entente cordiale.

Dans la vie privée, M. Ducharme était gai et agréable ; sa conversation enjouée et pleine d'esprit, ses réparties adroites et fines, un caractère d'originalité piquante, faisaient aimer et rechercher sa société. Son cœur, extrêmement sensible, compatissait à toutes les misères ; il portait surtout un intérêt vif à la jeunesse ; il se plaisait avec les enfants, mangeait avec eux, partageait leurs peines comme leurs joies, avait enfin pour eux, comme il le disait lui-même, un cœur de mère. Aussi ses sacrifices de tous les jours, il se les imposait pour cet âge, objet de ses prédilections.

M. Ducharme aimait à encourager tous les talents : ses courts loisirs, il les consacrait à l'enseignement de la musique ; et ainsi, sous forme de passe-temps, il eut le talent et le bonheur de former plusieurs habiles musiciens.

Un jour, se présente à lui un jeune homme d'un extérieur commun, mais cachant sous une humble enveloppe, un vrai génie. Il demande à être admis dans sa maison. M. Ducharme, avec son tact ordinaire, aperçoit dans ce jeune homme, malgré l'embarras de ses manières, quelque chose de peu ordinaire ; il l'accueille avec bonté, et l'applique surtout à étudier le mécanisme de quelques instruments de musique, le Piano, l'Orgue. Aidé de quelques livres et des rares leçons de son bienfaiteur, il parvient à devenir le mécanisme compliqué de ces instruments, et réussit enfin, après plusieurs essais, à en construire quelques-uns. Voilà celui à qui le pays doit de posséder aujourd'hui, dans la personne de M. Joseph Casavan, un Facteur d'Orgues Canadien dont le talent est admiré dans les Instruments des églises de Bytown, de St. Jean, de Ste. Martine et de quelques autres.

M. Ducharme était d'une taille au dessus de la

moyenne et d'une constitution forte. Malgré ses austérités et la vie dure qu'il menait, il avait conservé assez d'embonpoint ; son teint était animé, ses yeux vifs, les traits de son visage réguliers et délicats ; sa figure imposante et noble inspirait le respect.

Ce nom vénérable, encore qu'il ne fût point gravé sur le marbre ou la pierre, ne saurait périr ; il laisse des monuments éternels de son zèle pour l'éducation et de son amour pour l'église. Les Etablissements qu'il a fondés, et qu'il a cimentés par tant de sueurs et de fatigues, porteront ses bienfaits aux générations les plus reculées, et immortaliseront sa mémoire. De son vivant même, il lui a été donné d'en contempler les fruits, puisqu'avant sa mort, il a pu compter déjà trente-un Prêtres et douze Clers formés dans sa maison, et cent-quatre-vingts Elèves y recevant annuellement une éducation complète.

Puisse cet héritage précieux, recueilli par ses enfants, pour le bien de la société religieuse et civile, ne cesser jamais de donner à l'une et à l'autre la science avec la vertu.

NECROLOGIE.

M. GEORGE DESBARATS.

La presse quotidienne a déjà annoncé la mort de George Desbarats, Ecuier, Imprimeur de Sa Majesté. Ce vertueux citoyen souffrait depuis plusieurs mois d'une attaque de paralysie, quand, le 12 de novembre dernier, il est allé, sans agonie, rejoindre dans la tombe son estimable associé, M. Derbishire.

Nos lecteurs seront bien aises d'avoir une esquisse rapide de la vie d'un compatriote, qui est passé presque sans bruit, sur la terre, mais qui a laissé après lui des œuvres pour faire revivre et bénir sa mémoire.

Né en 1807 d'une famille bien connue dans le pays, M. Desbarats sut bientôt, par son intelligence et par son énergie, par un travail soutenu et par une industrie louable, acquérir une haute position sociale.

En 1828, il devint, conjointement avec M. Thomas Cary, propriétaire du *Mercury* de Québec, qu'il continua de publier jusqu'en 1848. Il prit ainsi une part plus ou moins influente dans les événements de cette époque, quoique l'on ne voit point qu'il se soit identifié avec une parti plutôt qu'avec un autre. En 1844, par une patente du Gouvernement Impérial, il fut nommé Imprimeur de la Reine, position qu'il a occupée jusqu'à sa mort.

Esprit paisible, cœur compatissant, aimant peu le bruit et les embarras de la politique, M. Desbarats était surtout un homme d'affaires. Mais il savait également et sans égoïsme remplir sa tâche de citoyen, et il a payé généreusement sa quote-part de sacrifice à la société. Montréal, Toronto, Québec, lorsque ces villes étaient le siège du Gouvernement, rendent témoignage à son dé-intéressement et à son esprit public ; la mort l'a surpris au moment même où il faisait élever dans Ottawa, la future capitale du Canada, un vaste édifice, destiné à l'imprimerie du gouvernement, où l'intelligence trouvera des encouragements, et l'ouvrier, le pain et le bien-être de sa famille.

Nous n'étonnerons personne en disant que M. Des-